

Comparaisons « nationales »

Les observations de Machiavel au 16^e siècle

François Talcy*

» Niccolo Macchiavelli (1469-1527), plus connu en France sous le nom de Nicolas Machiavel, a mené de nombreuses missions diplomatiques en Italie et à l'étranger. Il a réuni ses dépêches sous le titre *Les relations diplomatiques* et publié en 1508 ses *Rapports sur les choses de l'Allemagne (Ritratto delle case della Magna)* et en 1510 son *Rapport sur les choses de la France (Ritratto di cose di Francia)*.

Macchiavellis Vergleich Frankreichs, Deutschlands und der Schweiz

Niccolo Macchiavelli werde zu Unrecht auf sein Hauptwerk *Der Fürst* und pejorativ konnotierte Attribute wie Macchiavellismus, Macchiavellist oder machiavellisch reduziert; weitere seiner Schriften, so unser Autor lohnten die Lektüre, im Zusammenhang mit dem Begriff Nation insbesondere das 1944 in neuer Auflage erschienene

Porträt Frankreichs und Deutschlands (sowie der Schweiz) des Florentiner Historikers, Analysten und Chronisten (siehe die bibliografische Angabe am Schluss des Beitrags).

In diesem Werk ständen eine Vielzahl von Aussagen über diese Länder und ihre Bewohner, die noch heute Gültigkeit hätten. Red.



Niccolò di Bernardo Machiavelli
Segretario Fiorentino
morto il dì 22 di Giugno 1527

Machiavel, souvent réduit aux qualificatifs qui lui sont attribués (machiavélisme, machiavélique), était aussi un historien, un annaliste, un chroniqueur, un témoin sans préjugés et sans pudeur. S'il a connu des adorateurs passionnés, il a dû affronter également des détracteurs irréductibles. Deux positions irréconciliables qui devraient en fait inviter à la relecture des nombreux textes de Machiavel. On doit à un éditeur suisse la réédition en 1944 des textes sur la France et l'Allemagne, par lesquels Machiavel a su saisir sur le vif les manières de vivre et de penser, mais aussi les formes politiques et militaires de ces deux pays, bien avant que le terme de nation ne s'impose dans le langage politique. Par ce

mot, la Bible évoque les peuples infidèles, par opposition aux chrétiens et aux juifs. Au fil des siècles, le vocable a connu de multiples définitions, dans le sens de corporation, peuple, population, Etat et autres. Chaque

que pays avait sa définition, les Allemands lui préférant au 18^e siècle le terme de *Volk*, avant qu'une distinction soit faite entre les deux mots.

L'œuvre principale de Machiavel reste *Le Prince (Il Principe)* paru en 1532 à Florence, paru en français en 1553 à Poitiers et traduit pour la première fois en allemand (*Der Fürst*) en 1692. Dans ce texte, considéré comme le bréviaire de l'absolutisme, Nicolas Machiavel rend compte de ses observations personnelles et de ses lectures sur les

* François Talcy est journaliste.

actions des grands hommes et poursuit sa critique de la situation politique de l'Italie qu'il avait commencée dans son *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Mais son texte propose également, à la lumière de l'histoire de Rome, des théories nouvelles sur l'unification de son pays et l'édification d'une République.

Son *Histoire de Florence*, écrite à la demande du cardinal Jules de Médicis (futur pape Clément VII) entre 1520 et 1526, n'a été publiée qu'en 1532, alors que l'avènement de la République avait eu lieu en 1527, année de sa mort.

Ceci dit, les observations de Machiavel hors d'Italie, publiées au début du 16^e siècle, permettent de comparer un demi-millénaire plus tard, les deux principaux protagonistes de la politique européenne que sont encore aujourd'hui la France et l'Allemagne. Dans ses portraits, l'auteur analyse avec précision la désagrégation politique et sociale allemande et l'unité de plus en plus ferme de la moderne monarchie française. Si la situation politique a certes beaucoup évolué depuis en Europe, nombre de ses remarques surprennent le lecteur contemporain par leur justesse.

Portrait de la France

Machiavel explique le particularisme du Royaume de France : « *la couronne étant héréditaire par droit du sang, s'est enrichie, car chaque fois qu'un roi meurt sans enfant mâle ou sans aucun parent qui puisse lui succéder dans son patrimoine, ses biens et propriétés sont réunis à la couronne* ». Puis il souligne la grandeur du Roi : « *le Royaume se trouvait autrefois partagé entre de puissants barons qui n'hésitaient pas à s'engager dans des guerres contre leur suzerain ; ils sont tous aujourd'hui parfaitement soumis à son autorité qui s'en est trouvée renforcée* », car en soutenant le trône, chacun avait l'espoir d'y accéder un jour et craignait qu'un geste de rébellion ne lui fasse du tort. Pour le Florentin, « *les Français sont par nature plus impétueux au combat que résistants ou manœuvriers, et s'ils rencontrent un adversaire qui puisse supporter la furie de leur premier choc, ils perdent leur mordant et se découragent si bien qu'ils sont alors aussi lâches que femmes* ». Il va même plus loin : selon lui, les Français « *endurent fort mal les fatigues et le manque de confort, et à la longue ils se*

relâchent de la discipline, de sorte qu'il est aisé, si on les surprend dans ce désordre, de triompher d'eux ». Et il n'hésite pas à citer Jules César qui a dit que « *les Français, au prime abord, étaient plus que des hommes, mais pour finir, moins que des femmes* ».

Certaines observations n'ont rien perdu de leur actualité : « *La France, grâce à son étendue et à l'avantage de ses grandes rivières, est grasse et opulente, les denrées et la main-d'œuvre y sont bon marché, sinon pour rien, à cause du peu d'argent qui circule parmi le peuple : c'est à peine si les sujets peuvent amasser de quoi payer leurs redevances à leur seigneur, si minces qu'elles soient* ». Machiavel sait pourquoi : Les Français « *ne savent pas où écouler leurs produits* ».

À part cela, il est sévère envers les prélats (« *largement fournis de nourriture* », qui disposent d'« *un trésor incalculable* » utilisé pour l'ornement de leurs églises) et plus généralement envers les Français qui sont « *par nature friands du bien d'autrui, et à la fois fort prodigues tant du leur que de celui des autres* ». Son verdict : « *Un Français serait capable de voler avec le nez, pour se régaler d'un objet volé, ou de le gâcher, ou d'en régaler celui à qui il l'a volé* ».

La France, vue par Machiavel, a peur des Anglais (« *à cause des grandes incursions et ravages qu'ils ont faits jadis dans le Royaume* »), elle a peu de choses à craindre des Espagnols, ni des Flamands (« *un pays trop froid, on n'y récolte pas de quoi vivre, surtout en blé et en vin* »), mais elle a fort à craindre des Suisses (« *à cause de leur proximité et de la soudaineté de leurs attaques, auxquelles leur rapidité de mouvements ne permet pas de parer* »), contrairement à l'Italie (elle n'a pas « *l'unité qu'elle avait du temps des Romains* »). L'Allemagne ne figure pas dans la liste des dangers potentiels et des craintes de la France, dont les populations « *vivent à fort peu de frais, grâce à l'abondance des denrées* ».

Portrait de l'Allemagne

Plus concis, le rapport que Machiavel a rédigé sur l'Allemagne (chronologiquement avant celui consacré à la France) est aussi plus élogieux, du moins en partie : « *L'Allemagne est puissante sans doute, puisqu'elle abonde en peuples, en richesses et en armes* ». Il explique la richesse des villes impériales



Le peuple et le prince

« Il ne faut pas que l'on m'impute à présomption, moi un homme de basse condition, d'oser donner des règles de conduite à ceux qui gouvernent. Mais comme ceux qui ont à considérer des montagnes se placent dans la plaine, et sur des lieux élevés lorsqu'ils veulent considérer une plaine, de même, je pense qu'il faut être prince pour bien connaître la nature et le caractère du peuple, et être du peuple pour bien connaître les princes. »

Nicolas Machiavel

(dont Strasbourg) par le fait qu'elles « n'ont point d'autre dépense à faire que leurs munitions de guerre et de bouche » et disposent d'un revenu public qui permet de « nourrir et chauffer toute la ville pendant un an ». Il pense que « ce qui rend ces peuples riches chez eux, c'est qu'ils vivent comme des pauvres », qui ne font

pas dépenses superflues « ni en bâtiments, ni en habits, ni en meubles, ni en vaisselle d'argent ». Par ailleurs, les Allemands « se contentent d'avoir du pain et de la viande à suffisance et un poêle pour s'y réfugier contre le froid du climat ». Il souligne la modestie d'un peuple qui ne se procure que ce qu'il juge nécessaire : « Cette modération est cause qu'il ne sort point d'argent de leur pays, par ce qu'ils sont contents de ce qu'il produit ». On ne parlait pas encore à l'époque d'équilibre commercial, mais Machiavel a bien compris que dans ce pays « il y vient beaucoup d'argent du dehors, qu'on leur apporte, pour leurs manufactures et les différents ouvrages qu'ils font ».

L'auteur florentin oriente ses observations sur les Suisses qui « jouissent de cette parfaite liberté et de cette égalité que Dieu a mises entre les hommes » : les princes (regardés comme ennemis de l'empereur) et les villes impériales (qui souhaitent conserver leur liberté) les regardent « comme leurs ennemis communs ». La raison en est simple : les Allemands seraient jaloux des Suisses, parce qu'on les regarde comme plus braves qu'eux, « de sorte qu'il est impossible d'avoir des troupes de ces deux nations dans une armée, sans qu'il y ait tous les jours des querelles entre eux ».

Machiavel relève que les villes impériales (« qui font la force de l'Allemagne parce qu'elles ont l'abondance de finances et qu'elles observent de bons ordres et de bonnes lois »), jouissant de leur liberté, « ne se mettent pas en peine d'acquérir des Etats ». Il parvient à la conclusion que « la puissance de l'Empire est grande, mais pas redoutable ». D'ailleurs, « la cavalerie allemande a de bons chevaux, mais ce sont des hommes pesants », certes bien armés mais incapables de tenir contre des Italiens et des Français « non pas tant par la faute des hommes », mais en raison du mauvais équipement de leurs chevaux, auxquels ils ont mis « de petites selles faibles et sans arçons ». De même l'infanterie, « fort bonne et composée de beaux grands hommes », contrairement aux Suisses « qui sont petits, malpropres et laids » : mais la plupart des fantassins allemands « ne prennent pour toute arme qu'une pique et une épée, afin d'être plus légers et se pouvoir manier plus aisément ». Leur seul ennemi : le canon.

Machiavel, *Portrait de la France, portrait de l'Allemagne*. Réédition Aux Portes de France, Collection de l'Oiseulier, Porrentrüy, 1944, 50 pages.

